

paroles d'adultes

essai de [définition]

Un temps de réflexion sur cet immense besoin d'histoires. Si les récits étaient de l'eau, où donc commencerait leur source ? Comment l'histoire est-elle apparue ?

20

Depuis que le monde est monde, l'homme pour sa survie se mélange aux autres. Ils se racontent afin de transmettre leurs connaissances. Et s'ils ne se comprennent pas, ils miment, poussent des cris, imitent et l'homme comble les trous entre chaque gestuelle avec son savoir, son imagination, ou encore son intuition. Une notion que je trouve intéressante, c'est que l'esprit complète ce qu'il ne comprend pas (je ne suis pas scientifique, mais je sais que l'œil perçoit des fragments et le cerveau crée des liens). Donc nous pouvons dire ici que l'homme projette dans toutes choses. Et tout ce qui nous entoure est une réflexion, pareille à un miroir.

Prenons le problème à l'envers : comme un vêtement que l'on retourne pour trouver son étiquette, si l'on recherche l'origine d'une histoire, elle pourrait *par exemple* être à 50% turque, 20% slovène, 30% indienne. Celui qui voyage (par terre et par lettre) se rendra compte qu'il y a des similarités dans les histoires à travers le monde et les peuples, en miroir à l'univers. Dans ce texte, je ne peux que proposer des pistes de réflexions et, oh délice, des égarements.

D'où viennent les histoires ? Je reviens vers mon histoire à l'envers : et si... le verbe (vivant dans le néant) avait inventé le monde. Ou plus précisément la lettre (un symbole – un talisman – une onde de forme). Une histoire est créée par ces lettres venues de nulle part ou de l'univers tout entier qui cherche à s'incarner dans une matière – écrite – dessinée – chantée – dansée... Une histoire qui cherche un humain. Tel un instrument à vent, possédant deux mains afin de matérialiser le récit. L'homme est cet instrument qu'il utilise à ses propres fins.

C'est un peu tiré par les cheveux, mais c'est tellement intéressant de sortir de la boîte. Je crois sincèrement que les histoires servent à ça et bien plus encore. Je crois en leurs pouvoirs. A chaque récit on prend la température du monde et de notre âme. Je pense qu'il y a quelque chose de magique dans la structure même de l'histoire, de son rythme, comme pour mieux entendre le silence entre les battements de cœur d'une baleine.

Pour pouvoir écrire une histoire, il faut savoir écouter. J'ai rencontré un écrivain lapon, Sami, dans un dîner lors d'un salon du livre en Suède, il avait hâte de me rencontrer (il savait que j'avais reçu le prix *Astrid Lindgren Mémorial Award* en 2010). Il s'est mis à me raconter des histoires. Merveilleux conteur. Je jubilais de plaisir en l'écoutant. Je lui en ai raconté aussi. On s'est jaugé un peu. Et avec ses yeux pétillants de malice, il m'a dit : *Je vois que tu sais conter (raconter-écrire) par ta façon d'écouter.* On s'échangeait des histoires comme on s'échange des billes, des gosses éblouis par la transparence et la lumière de ces boules de verre délicieuses. Donc chut : tout autour de nous parle. Il faut savoir se taire et se laisser envahir.

J'ai toujours aimé observer les artistes en création. Ils sont complètement absorbés en dedans et à l'extérieur. Comme en transe. Il faut dire qu'avec mon problème d'audition j'ai appris à écouter en regardant ; je me laisse envahir par tout ce qui m'entoure. Et j'écoute avec ma peau. Ceci est pour moi la première clé. Etre disponible, telle une page blanche. J'aime aussi me raconter que peut-être la page vierge a également un rêve. Imaginez-vous un instant le destin d'une feuille portant un dessin de Léonard de Vinci. Il y a une alliance qui se crée entre celui qui raconte ou écrit et l'histoire elle-même. Comme une négociation. Il ne faut absolument pas chercher à la contrôler, je vous fait part (art) de mon expérience. Une histoire mal écrite, ou mal racontée est comme une personne que l'on a habillée un peu n'importe comment. Sans vraiment de sens. Forcer un vêtement trop grand ou trop petit, cela se sent tout de suite. Il faut du courage je crois, pour enlever tous les artifices. Cela fait 25 ans que je publie des

histoires, et chaque histoire a quasiment sa propre mécanique. Je dois dire que c'est assez fascinant, des fois très inconfortable, mais tellement passionnant. Cela m'empêche de somnoler. Et m'oblige à me réinventer à chaque livre, si possible.

Il y a des années déjà je suis tombée sur un article qui parlait de *Catching the big fish*, un livre écrit par David Lynch (hélas pas en français). J'ai enfin ce livre, il est posé calmement à côté de moi pendant que j'écris ce texte. Je ne l'ai pas encore lu. J'aime bien encore un peu imaginer son contenu. Garder une part du mystère. L'article expliquait ce qui, dans son processus de création, était lié à la méditation transcendante. Que les idées étaient comme des poissons. Qu'il y en avait beaucoup. De toutes tailles et de formes, mais pour attraper les plus gros, les plus mystérieux, il fallait être beaucoup plus patient et plonger plus bas, nettement plus bas. Dans cette notion ici, ce qui me plaît, c'est qu'il faut *attraper* une histoire. Elle nage au-dessus de vous, elle vous a choisi, parfois elle vous infecte comme un virus, sous la peau, et ne vous quitte plus, jusqu'à ce qu'elle en tire satisfaction. Si elle ne parvient pas à ses fins, elle s'en va vers d'autres personnes. Et un jour, par accident, vous découvrez une histoire à laquelle vous aviez déjà pensé mais qui a été écrite par un ou une autre. Cela ne m'est pas encore arrivé, mais ce contexte est expliqué dans ce livre d'Elizabeth Gilbert, *Comme par magie : Vivre sa créativité sans la craindre*.

Souvent quand je fais des rencontres dans des classes, les enfants me demandent, – *Comment est-ce que tu inventes des histoires ?* Je rétorque ; – *Comment est-ce que tu joues ?* Pour moi c'est la même veine. On ouvre un coffre, on se déguise ou on fait parler des personnages, on part dans un endroit.

Deux choses à préciser ici : je trouve que le fait de créer est lié à une forme de joie. C'est beau de lire des fois des histoires tristes, profondes, mais il faut rester dans la joie de la création. Sinon, bonjour nos jours/nuits. Et puis la deuxième chose : il y a ce fameux endroit, d'où arrivent les histoires. Un portail dans une forêt pour ma part. La forêt est immense et j'en découvre chaque fois des coins nouveaux. De chemins inexplorés.

Histoire miroir et quelques égarements

J'adore ce moment où j'ai fini un livre, il est sur le point d'être imprimé, et j'attends la prochaine histoire. Il faut aussi accepter de ne pas être productif. Errer dans son atelier, regarder la pluie tomber, faire une énième lessive, s'ennuyer à en mourir, observer les ombres qui dansent, toutes ces choses font partie du travail. Il y a toujours une partie d'incubation. On porte les histoires en nous, ou plutôt des fragments. Parfois on a le début, ou le milieu, ou juste la fin de l'histoire.

Il y a chez moi un besoin vital à raconter, partager, tenter de comprendre afin d'appriivoiser ce qui m'entoure. C'est ma façon d'être au monde. J'ai toujours été émerveillée par les albums pour enfants. Cet étrange récit entre image et écrit. Cela ne m'a jamais quittée. Enfant je ne savais même pas qu'il y avait un auteur ou dessinateur derrière le livre. Cela faisait juste partie de ma vie, de lire et d'explorer des mondes dont j'ignorais totalement l'existence. Sans ça, je ne serais pas celle que je suis aujourd'hui.

Alors, comment est-ce que cela commence concrètement, parce que les errements au bout d'un moment c'est un brin fatigant. Personnellement, j'ai la sensation d'avoir des visions. Une image qui s'invite, voire plusieurs. Et j'en tombe amoureuse. Ces invités réveillent la trame à suivre. Je commence, je dessine sans trop savoir et je suis le trait. Parfois c'est mauvais et parfois c'est rempli de grâce. Il faut que cela me donne envie de continuer, de savoir la suite. Je découvre au fil des feuilles du carnet. Je vais vers la matière et la matière vient à moi.

Je veux préciser une chose : la notion de mouvement. Certains créateurs ont besoin de marcher pour trouver l'inspiration. On réfléchit parfois mieux en bougeant les mains ou les pieds. Cela active une région du cerveau qui donne accès à ces fameuses idées.

En donnant des ateliers aux personnes qui sont mal à l'aise avec le dessin, je me suis rendu compte que c'était nettement

plus facile de les faire bouger d'abord ou pendant. De dessiner en dansant par exemple. Le mental se tait. Et bouger nous donne une forme de joie. Nous sommes des êtres de mouvement. Dans mon cas il m'est nécessaire de danser (si m'échauffer en dessinant ne me suffit pas), cela me donne de l'énergie et cela m'aide à voir clair. Un jour j'ai écouté à la radio la formidable plasticienne Annette Messenger. On lui demandait de parler de ses méthodes de travail. Elle expliquait tranquillement qu'elle avait plusieurs tables avec plusieurs travaux en route et qu'entre ses tables elle procédait à des petites danses magiques. Je l'imagine tellement bien faire ça.

J'ai rencontré des artistes qui pratiquent un art martial, de la boxe ou de la méditation (que je pratique de plus en plus, j'explore des endroits que je n'avais jamais visités). Je crois que c'est un espace d'absence et de présence, qu'enfin les idées – les histoires peuvent s'y introduire.

Je dessine, j'écris, j'alterne et j'avance, comme si je partais en balade en forêt. Je découvre le sentier au fur et à mesure. Parfois je coince. Cela arrive. Je patiente, et je tente d'appriivoiser le personnage ou les personnages. Je fais au mieux pour l'inviter sur la page. C'est très important d'aimer follement votre ou vos personnages, sinon... qui le fera ?

Un ami illustrateur-auteur m'a parlé d'un atelier donné par un conteur écossais, Ben Haggarty, qui dit que pour qu'une histoire existe elle doit être racontée 4 fois, passer par 4 cerveaux différents. Je me suis prêtée à l'exercice. Pour la première fois je l'ai racontée à au moins 4 personnes différentes, et je sens qu'elle pulse déjà de vie. Au fur et à mesure que je le faisais, d'autres éléments la complétaient. J'ai hâte de m'y mettre.

Et finalement je dirais ceci, que le lecteur (ou celui qui écoute) projette toujours sa propre histoire, en miroir. Comme dit cette peintre magnifique, Agnes Martin : – *Celui qui regarde, fait le tableau.* ■

Dansiner aura lieu en novembre 2020. Elle s'adressera aux artistes, enseignants du fondamental et du secondaire général et spécialisé et aux médiateurs culturels. Infos www.pierredelune.be



par Kitty Crowther

Née en 1970 d'un père anglais et d'une mère suédoise, Kitty Crowther grandit à Bruxelles. Malentendante de naissance, malgré cette difficulté, elle a su imposer une voie singulière dans la littérature jeunesse par l'écriture et le dessin. Passionnée par l'art de raconter, elle l'est aussi par le processus de création. Elle aborde souvent des thématiques dites difficiles.

A ce jour, elle a réalisé une quarantaine de livres, traduits en une trentaine de langues. Kitty Crowther parcourt le monde pour donner des conférences, des ateliers, avec des adultes également, pour monter des expositions ou encore pour partager son art par des performances sur scène.

La plupart de ses livres sont publiés à l'Ecole des Loisirs (Pastel). Son travail a été récompensé par d'importantes distinctions : le prix Baobab, le Grand Prix triennal de Littérature de Jeunesse et le prix international : Astrid Lindgren Memorial Award.